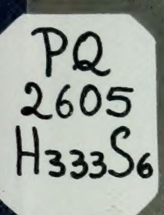


Chantemerle
Snobinette



SNOBINETTE

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

PAR

CHANTEMERLE

(Extrait de *LA REVUE GÉNÉRALE*, décembre 1901 et janvier 1902.)

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
Oscar SCHEPENS & Cie, Éditeurs
16, RUE TREURENBERG, 16
1902

Respectueux hommage de l'auteur

Henri Davignon

Janvier 1902

SNOBINETTE

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE



SNOBINETTE

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

PAR

CHANTEMERLE

Extrait de *LA REVUE GÉNÉRALE*, décembre 1901 et janvier 1902.)

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
Oscar SCHEPENS & Cie, Éditeurs
16, RUE TREURENBERG, 16
1902



LOUVAIN. — Imp. POLLEUNIS & CEUTERICK, 32, rue des Orphelins.

Même Maison à Bruxelles, 37, rue des Ursulines.

SNOBINETTE

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

---

1. SORTIE DE PENSION

PERSONNAGES :

La maîtresse générale.
Suzon, *au pensionnat Suzanne.*
Madame Desrobins, *sa mère.*

Le parloir du couvent. — Un silence fait de chuchotements et d'exclamations étouffées, une sorte de bourdonnement semblable au bruit que font les abeilles avant l'essaimage. Les élèves font leurs adieux aux religieuses qui glissent de l'une à l'autre. Presque toutes les enfants pleurent, résultat de l'émotion du départ, de la nervosité de l'âge et aussi pour plusieurs de la tristesse réelle : ce sont celles qui partent leur éducation terminée, et dans les larmes qu'elles versent il y a certainement du regret pour les bonnes mères, mais il y a surtout, spontanée et inconsciente, de l'appréhension pour la vie nouvelle qui s'ouvre, pour l'inconnu qu'elles ignorent mais qu'elles pressentent : le monde, ses dangers, la vie de jeune fille et puis tout là-bas au bout de l'avenue des expectatives redoutées, le mariage, l'amour !

LA MAITRESSE GÉNÉRALE.

Et vous, ma petite Suzanne, on n'est pas encore là pour vous ?

SUZON, *avec une révérence.*

Pas encore, ma mère.

LA MAITRESSE GÉNÉRALE.

Eh bien ! alors nous allons pouvoir causer un peu. Cela ne peut que vous faire du bien, puisque c'est pour de bon que vous nous quittez. Ah ! ma chère enfant, je ne vous vois pas partir sans appréhension. Certainement vous êtes une bonne petite fille, mais le monde !... *(Soupir qui en dit long.)*

SUZON, *récitant comme par cœur.*

Oh ! ma mère, les conseils que j'ai reçus dans cette chère maison me garantiront, je l'espère, contre ces dangers.

LA MAITRESSE GÉNÉRALE.

Si vous les suivez, mon enfant, vous ne pouvez certes pas avoir de plus sûres garanties, mais le poison est souvent caché sous la fleur.

SUZON *fouille fébrilement dans son corsage et en tire avec effort un papier froissé, plié en quatre.*

Oh ! ma mère, j'ai pris des résolutions !

LA MAITRESSE GÉNÉRALE, *dépliant le chiffon.*

Vraiment ? *(Lisant).*

1° Ne jamais mettre les pieds dans cet antre de perdition qu'on appelle le théâtre.

2° Ne rien lire.

3° Ne jamais me regarder dans un miroir.

4° Ne jamais porter des robes décolletées.

C'est fort bien, mon enfant, et je ne puis que vous encourager à remplir les prescriptions que vous vous êtes données en pleine liberté. Laissez-moi vous recommander par dessus tout, de vous défier d'un penchant que j'ai remarqué plus d'une fois chez vous, du penchant à la rêverie. Rien n'est plus mauvais à votre âge, et c'est à juste titre qu'on a nommé l'imagination la folle du logis.

SUZON.

Ma mère, je vous le promets ! Ah ! voilà maman !

MADAME DESROBINS.

Très chic, de ce chic de la femme de sport, raide et élégant. Cinquante ans, pas d'embonpoint (l'exercice de cheval), pas jolie et ne cherchant pas à le paraître, mettant tout son amour-propre à porter le costume tailleur dernier cri. De la distinction oui, mais masculine, de la distinction du « shake hands ». Rien de très féminin ni d'enveloppant. Honnête oui, par le fait même de sa brusquerie et de sa correction terre à terre. Plus camarade que maternelle.

Bonjour, mon trésor ! Je suis en retard. C'est la faute à l'auto. Si j'avais eu mes chevaux...

Ma mère... *(Salutations.)*

Je vous enlève ma fille. Il est grand temps que je la récupère. La voilà grande fille de dix-huit ans.

LA MAITRESSE GÉNÉRALE.

Je crois, Madame, que vous aurez lieu d'être satisfaite de notre Suzanne. Pour nous, nous vous la rendons avec regret

mais avec confiance. Nous nous sommes toujours bien entendues, n'est-ce pas, Suzanne ?

SUZON, *sanglotant.*

Oh ! oui, ma mère !

MADAME DESROBINS.

Là ! Là ! des larmes, mon Dieu ! C'est la vie en famille qui va commencer, Suzon. Tu verras quel joli cob nous t'avons acheté pour les « Cross Country » de septembre. Car te voilà jeune fille. *(Apercevant une dame à l'autre bout du salon)* Ah ! voilà cette chère baronne ; vous permettez, ma mère... *(Elle va causer avec elle.)*

LA MAITRESSE GÉNÉRALE.

C'est la vie mondaine qui va commencer, chère enfant. Adonnez-vous-y sans scrupule comme sans faiblesse. Mais si vous avez la moindre inquiétude ou la moindre pensée qui vous tourmente, écrivez, nous serons toujours là pour vous aider d'un conseil. N'est-ce pas ?

SUZON, *sanglotant de plus belle.*

Oui, oui !

MADAME DESROBINS.

Allons, allons, nous partons. Ma mère, je vous remercie bien pour tous les soins, les bontés... Voyons, chérie, ne pleure pas comme ça ; puisque je te dis que nous t'avons acheté un amour de cob... *(Elles s'en vont.)*

LA MAITRESSE GÉNÉRALE, *les suivant des yeux.*

Qu'est-ce que c'est que cela, un cob ?... *(Elle va à d'autres groupes.)*

2. L'ÉDUCATION

A Spa. Le Hall d'une villa « modern style ».

PERSONNAGES :

Le baron des Feuillans.
Madame Desrobins.
Suzon.

MADAME DESROBINS.

Non, mon cher, je ne monte plus. J'ai fini ma carrière d'amazone. Ce n'est plus de l'âge d'un chaperon. Ces jours-ci j'ai

encore monté Bob, parce qu'il est sage et que j'ai voulu montrer la bonne manière à ma fille, mais dorénavant je la laisse aller seule sous la surveillance de mon mari. Pour moi je me réserve le phaéton. Vous avez vu ma paire de « rouen ». Cela marche, pas vrai ?

LE BARON DES FEUILLANS.

(Soixante ans, très maquillé et sanglé dans une redingote invariable. Très ancien régime d'allure et de galanterie. Plus un sou. Fait partie du cercle Desrobins pour s'assurer le couvert, l'équipage et la conversation.)

Admirablement, Madame ; mais je ne sais trop si cela vient de la qualité de l'attelage ou de l'adresse de la main qui le conduit.

MADAME DESROBINS.

Gentil cela. Vous restez dîner ?

LE BARON.

Trop aimable, mais je me suis presque engagé chez les...

MADAME DESROBINS.

Hé bien ! si ce n'est que presque... c'est pas du tout. Restez dîner, nous avons deux petits comtes charmants. Ça fera bien de vous avoir comme convive. C'est dit ?

LE BARON.

C'est dit. *(Un soupir qui veut dire : C'est dur de jouer les figurants quand on descend du XIVe Mais ils ont un chef qui doit descendre de Vatel.)* Est-ce pour votre fille ces petits ?...

MADAME DESROBINS.

Peut-être ; bien que je ne sois pas pressée. Elle vient de sortir de pension et son éducation est loin d'être terminée.

LE BARON.

Comment ! mais il m'a semblé que Mademoiselle Suzanne est en tout point parfaite.

MADAME DESROBINS.

Mais, mon cher, vous ne l'avez pas regardée. Cela va mieux depuis huit jours qu'elle est à la maison, au physique du moins. Sa taille a pris un tour convenable, grâce à mon corsetier et en amazone elle a vraiment bonne figure quand elle monte « Galimatias », parce que sur « Snob » c'est autre chose. Ce

cheval-là ne me revient pas. J'ai bien envie de le faire bazarder. Il est commun d'allures. Trouvez-vous pas ?

LE BARON, *distrait*.

Elle me rappelle une jeune fille de mon temps que j'ai failli épouser.

MADAME DESROBINS.

Une jeune fille qui ressemblait à « Snob » !

LE BARON.

Non, à votre Suzanne.

MADAME DESROBINS.

Ah ! figurez-vous qu'elle avait des idées en arrivant. .

LE BARON.

Votre cheval a des idées ?

MADAME DESROBINS.

Non, ma fille. Je me rappelle que chez la tailleuse elle a émis la prétention de n'avoir que des robes montantes. Ce que j'ai ri ! Figurez-vous qu'elle n'a pas encore demandé à aller au théâtre. J'aurais refusé, parce que les pièces d'ici... Mais j'aurais voulu qu'elle demandât. Cela m'aurait montré qu'elle se débrouille.

LE BARON.

Que voulez-vous que je vous dise, chère madame ? J'aime assez ça. Ça me rappelle mon temps. De mon temps les jeunes filles n'allaient jamais au théâtre.

MADAME DESROBINS

Non, mais elles se nourrissaient de romans. Elles se formaient un idéal de beau ténébreux qu'elles croyaient retrouver dans le premier benêt venu, tourneur de phrases et héros de grisettes, et quand elles étaient mariées elles en voulaient un autre et n'avaient pas de peine à le trouver. Elle s'est tuée par le romanesque et les poèmes, votre génération. Tout ça c'est des bêtises, Baron. En mère prévoyante et avisée j'ai décidé un autre avenir pour ma fille. Je lui trouverai un bon jeune homme pratique et sérieux qui fasse bonne figure à cheval et sache lui atteler proprement sa paire d'alezans. Ils ne passeront pas leur temps à roucouler au clair de lune, mais cela vaudra mieux.

Rien ne retient mieux un mari à la maison qu'une camaraderie de tous les instants dans une même préoccupation et un même intérêt hippique et sportif. J'en ai fait l'expérience.

LE BARON.

Vous avez peut-être raison. C'est la régénération du mariage par le cheval. Mais moi, voyez-vous, je suis d'un autre temps : je ne comprends pas. La voici votre fille. Je vais passer mon « smoking ». A tantôt, chère madame. *(A Suzon qui entre en toilette de dîner. délicieuse de simplicité et de candeur)* Bonsoir, ma charmante Marie-Thérèse.

SUZON.

Pourquoi m'appelez-vous Marie-Thérèse ?

LE BARON.

Parce que vous me rappelez une adorable jeune fille que j'ai aimée.

SUZON, *rougissant.*

Oh ! Monsieur le baron.

LE BARON, *s'en allant.*

Chut ! je n'ai rien dit, ne faites pas attention. C'est de l'ancien régime. Voilà longtemps que je ne monte plus à cheval.

SUZON, *le regardant s'en aller.*

Il devait être beau, de son temps et charmeur !... J'en voudrais un comme cela.

MADAME DESROBINS.

J'ai encore invité ce vieux beau de baron. Il est un peu rasoir, mais vis-à-vis de nos petits comtes cela fera bien. Vois-tu, petite, pour réussir il ne faut pas dépayser les gens. Ce n'est pas que je gobe les titres : j'en vois trop qui font la cour à nos fêtes. Mais une couronne, vois-tu, il n'y a que cela pour le harnais.

SUZON.

Oui, maman.

MADAME DESROBINS.

Mais fais donc une phrase. Une pensionnaire ne doit répondre que par monosyllabes, mais une jeune fille doit savoir alimenter une conversation. On t'a appris ça, je suppose, au couvent ?

SUZON

On m'a dit qu'il ne fallait parler que sur les sujets qu'on connaît.

MADAME DESROBINS.

Hé bien ! laisse-moi te dire que si tu ne connais pas le sujet chevaux, je ne sais pas qui peut le connaître. Est-ce vrai, voyons ?

SUZON.

Dame, maman.

MADAME DESROBINS

Donc puisque ce sujet est de ta compétence, lance-toi, mon enfant. Dans le monde ce sont les gens qui se taisent qui sont les dupes. N'as-tu donc pas d'amour-propre ? et sais-tu bien ce que les jeunes gens que nous voyons, ceux qui montent avec nous, ceux du concours hippique, disent derrière toi ? « Cette petite Desrobins, c'est une petite niaise » !

SUZON, *révoltée.*

Oh !

MADAME DESROBINS.

Ça n'est pas vrai puisque tu en sais, ou que tu dois en savoir, autant qu'eux en matière de sport. Mais on ne t'entend jamais donner ton appréciation sur un cheval ou sur un attelage. Tu n'as pas de conversation enfin, et cela te restera, ma chère, je te le prédis, ce qualificatif de « niaise ».

SUZON, *sortant d'elle-même, outrée de ce crétinisme de petits gommeux ignares et suffisants.*

Oh ! c'est trop fort ! Mais si je voulais m'en donner la peine, je les roulerais ces petits idiots. Pourquoi je ne parle pas ? Mais parce que je croyais qu'il fallait laisser ces messieurs à leur conversation d'écurie. Je me faisais une autre idée de la causerie mondaine ; ce n'est pas ma faute si l'on m'a donné des idées élevées, intellectuelles, raffinées, que sais-je !

MADAME DESROBINS.

Mais ma pauvre enfant, avec ces idées-là, le monde serait crevant d'ennui et les hommes nous fuiraient comme peste !

SUZON.

Eh bien ! puisque c'est comme ça, on va voir... Petite niaise ! Mais ça pas difficile de pan'est rler cheval, allures, guides, main, et le reste. On va voir, on va voir...

MADAME DESROBINS.

Il me semblait bien que ma fille devait comprendre la vie comme moi. Ces idées de couvent sont d'un autre âge. Viens m'embrasser, Suzon. Tu es le plus beau parti de la contrée ! Allons, je vais m'habiller. *(Elle sort.)*

SUZON, *toute frémissante encore, s'approche de la fenêtre ouverte sur l'admirable panorama des hautes fagnes qui s'endorment sous la caresse du crépuscule.*

Petite niaise ! Je suis sûr que c'est cet idiot de petit Barfleur qui a dit ça ! Qu'il le répète demain quand je monterai « Galimatias ». Je vais l'épater un peu, le petit Barfleur.

LE BARON DES FEUILLANS *est entré silencieusement ; il contemple attendri la silhouette de la jeune fille, se détachant harmonieuse et juvénile sur l'horizon rouge.*

A quel beau ténébreux, mélancolique et fou, rêve la jolie Suzanne ? Mais je suis indiscret : on ne sait jamais à quoi rêvent les jeunes filles !...

SUZON, *très garçon, plus rien d'alangui ni de timide.*

Je ne rêve pas. Les jeunes filles ne rêvent plus, ce n'est plus à la mode, mon cher.

LE BARON, *sursautant, abasourdi par cette appellation familière.*

Hein !

SUZON.

Non, vous êtes vieux jeu, vous. Vous en êtes resté à la pâle vierge qui soupire au clair de lune des romances langoureuses en jouant de la harpe. C'est couru ça, voyez-vous.

LE BARON, *à mi-voix.*

Adieu, Marie-Thérèse !

SUZON.

Le jeune homme ténébreux, ça n'existe plus, dans notre monde. L'idéal d'une jeune fille d'aujourd'hui c'est un beau cheval, ayant du fond et sautant les obstacles et puis, accessoirement, un mari ayant du chic, capable de conduire à quatre.

LE BARON, *à lui-même.*

Avec des jambes arquées et sentant le crottin... Elle aussi ! C'est le snobisme ambiant. Pauvre petite snobinette !

(Un silence ; le baron s'est blotti dans un fauteuil et la tête renversée, songe à son temps et à ses vieilles amours. Suzon, l'excitation de tantôt tombée, s'est approchée à nouveau de la fenêtre où le jour agonise et ce spectacle admirable lui donne envie de pleurer.)

SUZON.

Il faudra bien que j'écrive à la mère Ducamp. Que pourrai-je lui dire ? Voyons, faisons le brouillon de tête :

Ma chère mère,

Je suis vos conseils, je ne lis jamais de romans... et j'ai tué la folle du logis !

(Dans un grand soubresaut la lumière est morte et il ne reste plus au dessus de la montagne derrière laquelle le soleil s'est couché, qu'une lueur languissante et triste vers laquelle monte de plus en plus envahissante la brume de la vallée.

Les yeux de Suzon picotent, elle ne sait pourquoi. Il gronde en elle comme un émoi de tempête et sous sa paupière soudain alourdie germe quelque chose de tiède, de bienfaisant et de douloureux qu'elle voudrait laisser s'échapper et tomber en flots apaisants sur ses joues. Dans son âme un grand besoin d'éclater réclame, un besoin de crier, de haïr, d'aimer, de mourir... Un éclair tout à coup fait papillonner ses prunelles. Elle se retourne brusquement... un larbin galonné vient de tourner le bouton de lumière électrique. Tout le salon étincelle sous l'éclat du lustre éblouissant. Devant elle le baron redressé apparaît dans sa fausse verdeur de vieillard maquillé. Sa mère en toilette somptueuse, une admirable rivière en diamants ruisselant sur ses épaules encore opulentes, serre la main à deux petits jeunes gens pommadés, astiqués et godiches... et devant l'ironie de cette vie factice et brillante qui doit être sa vie, à côté de la pauvreté adorable du spectacle de la fenêtre toute noire à présent, où sont restés ses rêves défunts, une irrésistible envie de rire la prend, et malgré la raideur du protocole, un rire bizarre et faux s'égrène de ses lèvres : le rire de sa première désillusion !)

3. A POINT

A Spa. Le dernier « Cross-Country » de la saison.

PERSONNAGES :

Le baron des Feuillans.

Suzon.

Émérence d'Armenonville, *soixante ans.*

Raymond Perceval, *vingt-trois ans.*

Philibert, / **Gaétan,** } *comtes Méant de la Rive : vingt-trois et vingt-cinq ans.*

Le petit Barfleur, *vingt-sept ans.*

I. AVANT-PROPOS.

La route qui mène au rendez-vous, rocailleuse et montante en une côte raide qui agace les chevaux. Le phaéton de madame Desrobins qu'elle conduit elle-même monte avec aisance, bien que le rouen de droite soit plutôt mou sur les côtes. Il faut toute l'attention de la conductrice pour l'empêcher d'essouffler son voisin, un bai brun qui y

va de tout cœur. Nerveusement le fouet s'abaisse et se relève. Un peu à gauche en arrière de la voiture Suzon montant « Galimatias » frôle les taillis debordant sur la route et s'amuse à tapoter de la cravache les feuilles des noisetiers, ce qui fait un bruit sec et creux dont Galimatias s'effare en quelques écarts qui amusent son amazone mais auquel en cheval sûr, il s'habitue vite. Il comprend la plaisanterie, Galimatias. Pour de bon, pourtant, il a dressé l'oreille. Un trot vif et saccadé monte par derrière. Suzon aussi entend, mais elle ne se retourne point, non pas parce que cela ne se fait pas — tout se fait aujourd'hui — mais parce qu'elle sait bien qui trotte pour la rejoindre au risque d'essouffler son cheval. Elle sourit un peu en elle-même et une silhouette bien connue galope dans sa mémoire — pas dans son imagination, oh ! non ! Elle s'appelle Philibert la silhouette, ou pour les intimes — Suzon en est — « Phil » tout court. Elle a une grosse couronne sur son étui à cigares, juste assez de cheveux pour faire la raie, une moustache recroquevillée au fer, et une redingote de cheval qui est un poème. Suzon entend déjà, lui semble t-elle, son : « Bonjou... comment va ? .. » dit du ton pâteux et traînant qui est dernier genre. Déjà elle apprête le « shake-hands » familier et rude où tout ce que la génération cheval a de galanterie est enfermé, quand...

UNE VOIX PROFONDE ET VOILÉE.

Voulez-vous me permettre de vous présenter mes hommages, Mademoiselle ?

SUZON.

Comment, c'est vous ? Ah ! bien, si je m'attendais !... Où avez-vous pris ce cheval ?

RAYMOND PERCEVAL.

(Vingt-trois ans. Élegant, sans rien affectant le dernier genre. Un peu gauche dans sa politesse correcte qui voudrait être plus que de la politesse, mais s'arrête sur la frontière de l'intimité en sorte qu'il est assez difficile de savoir par ses allures ce qu'il voudrait ou ce qu'il ne voudrait pas. La physionomie intelligemment expressive, du rêve dans la voix et dans les yeux, quand il n'y a pas de l'ironie et de ce rire narquois qui est la contenance des gens timides.)

Mais il m'appartient, Mademoiselle. Je l'aime beaucoup, seulement je l'aime pour lui-même, ayant horreur des exhibitions hippiques.

SUZON.

Mais, c'est qu'il est très bien votre cheval. Pourquoi vous cachez-vous avec lui ? C'est le cheval type pour le cross. Il doit sauter et je suis sûr qu'il a du fond.

RAYMOND.

Il saute quand je veux.

SUZON.

Et vous voulez ?

RAYMOND.

Quand cela me plaît.

SUZON.

Boum ! alors pour moi, cela ne vous plaît pas ?

RAYMOND.

Ne dites pas cela, vous savez bien que ce n'est pas vrai.

SUZON, *un tantinet saisie par le ton de la phrase et la lueur des yeux, qu'en jeune fille moderne elle fixait avec une belle hardiesse de flirt.*

Dame ! puisque vous avez attendu le dernier cross...

RAYMOND.

Et c'est justement parce que c'est le dernier. Tous ces gens pour qui le cheval est une carrière me dégoûteraient du cheval si je n'aimais le cheval avec passion.

SUZON.

Vous aimez le cheval avec passion ? Ah ! bien, vous m'étonnez. On ne vous voit ni aux courses, ni au concours, ni...

RAYMOND.

C'est vrai, j'ai horreur de tout cela, parce que cela sent le métier, le truçage, le marché. J'aime le cheval pour lui-même, comme j'aime le grand air, la forêt, la bruyère et la mer. Mais tous ces gens qui s'exaltent devant un saut de $1^m,90$ parce qu'il vaut dix mille francs, tous ces crétins qui essuient avec attendrissement la sueur du gagnant du Grand Prix, me dégoûtent.

SUZON.

Mais il n'y a pas que l'argent là-dedans.

RAYMOND.

Non, je sais. Il y a le monsieur qui se fait son chemin par le chic de ses attelages sur lesquels il trimbale les gens chez qui il veut être invité. Il y a celui qui arrive à passer pour un grand homme parce qu'il a le génie de l'organisation hippique. Il y a le petit crevé qui fera un grand mariage, parce qu'il monte comme un jockey et que ça fait battre le cœur des femmes. Ces gens-là n'aiment pas le cheval.

SUZON.

Dites donc, vous devez me considérer comme une rude horreur, moi qui vis là-dedans ?

RAYMOND.

Ah ! ne dites pas cela, Mademoiselle, ne dites pas cela Vous savez bien que ce n'est pas vrai. Vous, vous êtes tellement autre, vous êtes double.

SUZON.

Où avez-vous vu cela ?

RAYMOND.

Dans vos yeux.

SUZON.

Ah !

(Suzon a ri, puis tout d'un coup s'est sentie rougir jusqu'aux oreilles, une grande timidité réenvahissant son attitude il y a une seconde si hardie. Elle baisse les yeux et, sans plus rien dire, laisse aller Raymond et sa faconde.)

RAYMOND.

Vous, Mademoiselle, vous êtes la jeune fille moderne telle qu'elle doit être et telle que la peuvent chanter les poètes, si les poètes osent chanter encore en ce temps prosaïque. Toute votre âme vous vient aux yeux quand vous riez, et vous riez toujours. Votre âme est faite de sincérité, de naïveté, de bonté et de rêverie. Mais sur tout cela votre esprit espiègle a mis une fine note d'ironie. C'est là la sauvegarde de votre jeunesse contre vous-même et contre le mal. C'est là le charme ensorcelant de votre grâce. Ah ! sans doute vous ne comprenez pas pourquoi vous leur tournez la tête à tous, aux petits, aux grands, aux imbéciles et aux raffinés. Mais c'est parce qu'il y a en vous de quoi leur plaire à tous, c'est parce que dans le rire que vous leur jetez en votre course folle, ils trouvent chacun de quoi vous aimer davantage. Le petit gommeux rêve à votre élégance d'amazone joyeuse et le poète solitaire sent que vous sauriez vous attendrir devant la nature qui fleurit, embaume et s'endort. Voilà ce que disent vos yeux.

(Ici un silence, que ne troublent que le pas cadencé des chevaux et le grincement des roues sur la route.)

SUZON, *très posément et sans nulle morgue hardie.*

Vous vous êtes trompé complètement, Monsieur Je ne suis rien de tout cela ; je suis une jeune fille-cheval. Si je rêve un mari, c'est pour qu'il me permette et me seconde à continuer une vie de sport et d'hippisme. Je ne m'arrête jamais devant

la nature. Si j'ai de l'esprit, c'est sans le vouloir et quant à mes états d'âme, j'espère bien ne jamais avoir à les analyser

RAYMOND

Vous avez peut-être raison, mais vous êtes adorable et je vous...

(On est arrivé au haut de la côte. Le phaéton s'est engagé dans une allée de terre toute fleurie de bruyères entre les taillis touffus. Suzon a mis Galimatias au galop et avant que Raymond ait pu achever le mot brûlant, la jeune fille lui crie, avisant un gros tas de bois :

Je saute ! Qui m'aime me suive !

(Raymond très troublé prend maladroitement l'obstacle, son cheval refuse, il pique et fait le panache. On entend un grand éclat de rire : c'est Suzanne qui saute et fuit au grand galop de Galimatias).

SUZON.

Était-il rococo, le monsieur, hein ! Galimatias ?

(Mais au fond d'elle-même une grande envie l'a prise de descendre de cheval et, comme les gracieuses chasseresses de jadis, de panser sous l'orée du bois au bord d'une source fraîche, le front pâle du chevalier blessé, avec son fin mouchoir de dentelle brodée.)

II. EN VOITURE.

Au lieu de rendez-vous. Les cavaliers sont partis à la poursuite de la bête que fait le petit Barfleur. A leur tour les équipages s'ébranlent. Il y en a de toute sorte, depuis le mail trompettant jusqu'au buggy caoutchouté.

Le baron des Feuillans regarde s'en aller tout pavoisé de toilettes claires et de parasols mouvants, le mail des d'Arpont. Il est bien dépité le pauvre baron. On l'a oublié ou il n'y a plus de places. Décidément on n'en veut plus parmi les jeunes.

EMERENCE D'ARMENONVILLE

(Soixante ans ; physionomie un peu hommasse mais souriante de ce sourire des vieilles gens qui n'ont ni beaucoup souffert, ni beaucoup joui. Indulgence et ironie. Vieux satin, vieille ombrelle, vieille calèche — 1860 — vieux cocher, vieille noblesse.)

Mon pauvre Baron, montez Il faudra bien vous résigner à ma compagnie. On nous a oubliés, voyez-vous, et on a raison. Qu'irions-nous faire parmi ces jeunes ? Allons, montez, Baron ; nous sommes contemporains vous, moi et ma calèche.

LE BARON, *résigné*

Merci *(il se hisse)*. Oui, nous sommes contemporains, Comtesse. *(S'installant)* On nous le fait sentir, voyez-vous.

ÉMÉRENCE.

Bah ! on a raison. (*Au cocher.*) Par la route, Florent, c'est moins dur.

(Et l'inénarrable attelage démarre. Les deux haridelles trottinent d'un trot inégal et lent, sous le harnais fané aux larges couronnes. La voiture étire sa grâce surannée de calèche vieux jeu sur la route ; les roues font des nuages de poussière qui poudre bientôt les coussins, la livrée de Florent, et les vieilles gens qui conversent. Le tout s'en va cahin-caha, fané, vieillot, charmant ; restes exquis d'un temps défunt.)

LE BARON.

Vous savez que nous faisons un détour et au train où nous marchons...

ÉMÉRENCE.

Voyons, ne grinchez pas. Inutile d'éreinter mes bêtes, et puis on voit le paysage et on cause. Nous serons là pour l'arrivée, c'est tout ce qu'il faut. Ces machines-là ce n'est amusant que quand il y a beaucoup de monde. Le fouillis des types m'intéresse et l'on peut observer à son aise sans qu'on s'occupe de vous.

LE BARON, *grincheux.*

Oh ! ça, il n'y a pas de danger ; pour ce qu'ils s'occuperaient de nous. Nous ne comptons plus, Comtesse, pour la génération d'aujourd'hui.

ÉMÉRENCE.

Eh ! pourquoi compterions-nous, Baron ? C'est son droit à la génération des jeunes de se suffire à elle-même. Nous avons eu notre temps. Je trouve très naturel qu'elle ne s'occupe pas de nous.

LE BARON, *éclatant.*

Et moi, cela me révolte. Cela me révolte de voir cette horde de blanc-becs et d'évaporées faire litière de tout ce que nous représentons : la tradition, la naissance et la race. Je les trouve parfaitement impertinents et stupides de faire fi de tout ce que nous leur apportons d'expérience et de distinction.

ÉMÉRENCE.

Chez qui avez-vous dîné hier, Baron ?

LE BARON, *amer.*

Chez personne, Mademoiselle, au Casino, avec cet animal de petit Barfleur. Quel crétin, bon Dieu, quel crétin !

ÉMÉRENCE.

Cela ne vous était plus arrivé depuis longtemps ?

LE BARON.

C'est la première fois, mais ce ne sera pas la dernière, on ne m'invite plus !

ÉMÉRENCE.

Cela vaudra mieux pour votre estomac. Il faut prendre son parti de tout et trouver du bien partout Il suffit de vouloir.

LE BARON.

Vous êtes philosophe !

ÉMÉRENCE.

Non ; je vois les choses telles qu'elles sont. Le monde ne me paraît pas, mais pas du tout, comme roulant à sa ruine.

LE BARON.

Oui, je sais, j'ai été comme vous. J'ai trouvé tout charmant. J'ai pris mon parti de tout. Mais j'en reviens, allez, de la génération de l'avenir. La nôtre valait mieux. Quand je me rappelle notre temps ; voyons, Comtesse, vous souvient-il ?

ÉMÉRENCE.

De quoi, Baron, de quoi ? Je suis sûre que vous allez vous rappeler que vous vous êtes épris de moi. N'essayez pas, ça ne réussirait pas. C'est la maladie des vieux galantins comme vous. Ils ont tant aimé, qu'ils en sont à croire qu'ils ont aimé toutes les femmes de leur temps. J'étais laide, Baron, là. Non pas horrible, mais enfin pas jolie ; et vous, à l'époque où j'étais mariable, n'aviez pas la moindre envie de songer aux femmes du monde. Ah ! Baron, vous en avez fait de belles de votre temps. Il n'était pas si édifiant que ça, votre temps.

LE BARON.

Peut-être, mais il y a la manière. Nous avions le cœur chaud et l'esprit volage, mais au moins nous n'avions pas le terre à terre mercantile de ces gens à culottes, qui mettent l'intérêt jusqu'au bout de leurs éperons Tout s'achète aujourd'hui : femmes, réputations, honneurs et salons. Ah ! oui, défendez-les, les gens de demain. Ils sont jolis.

ÉMÉRENCE.

Bah ! Ils ne valent ni plus ni moins que ceux d'hier. Ce sont des mondains. Ces gens-là ne sont jamais ni très bons, ni très mauvais. Ce ne sont pas des hommes. Ce n'est pas une génération.

LE BARON.

Qu'est-ce donc ?

ÉMÉRENCE.

Des marionnettes, mais des marionnettes modernes, munies des derniers perfectionnements : articulations, phonographes, électricité. Ils sont amusants. Soyez tranquille, ce n'est pas eux que feront l'avenir.

LE BARON.

Mais ils auront des enfants !

ÉMÉRENCE

Très peu. Ceux qui font l'avenir, de leurs sueurs, de leurs larmes, de leurs efforts ou de leurs prières sont ailleurs. Je vous les montrerai quand vous voudrez Ils habitent souvent des cinquièmes et il ne sent pas toujours bon chez eux. Mais ils ont de la marmaille qui fait plaisir à voir, ils ont des femmes qui vont à la messe et au salut, et ils ont autre chose à faire qu'à monter leur écurie.

LE BARON.

Bon Dieu ! Comtesse, vous êtes socialiste !

ÉMÉRENCE.

Eh ! c'est vous qui devriez l'être, Baron, puisque vous méprisez tant ces inoffensifs sportsmen. Soyez logique, voyons. Que voulez-vous ?

LE BARON

Pas grand'chose. Un peu de ce que nous avions, nous...

ÉMÉRENCE.

Voulez-vous que je vous le dise ? vous n'aviez rien de plus, ni de moins qu'eux. Vous suiviez la mode comme eux, vous aviez des snobismes comme eux. Dans ce petit cercle de cerveaux légers et d'âmes recroquevillées qu'est le monde, le snobisme est roi. Tous les âges et toutes les générations ont le leur. C'est le cheval, la bicyclette ou l'automobile ; les tuyaux,

les femmes ou les bouts rimés ; le rire, la morgue ou le dénigrement. Snob, le petit Bartleur qui court les titres et les écussons ; snobs, les petits Méant qui courent la dot et les équipages ; snob, Mme Desrobins qui rêve de leur donner sa fille ;...

LE BARON.

Ah ! oui la jolie Suzon ! Vous appelez ça une jeune fille, vous ?

EMERENCE.

Et quoi donc ? Elle est de son temps et de son milieu, c'est une snobinette et vous êtes un snob aussi vous, de la grande espèce, du snobisme des vieux beaux qui jérémient éternellement sur ce qu'était leur temps. Moi aussi j'ai eu mon snobisme, à vingt ans et au-delà. J'étais romanesque, romanesque ! C'était la mode. Cela ne m'a pas empêchée de rester vieille fille.

LE BARON

C'est que vous l'avez bien voulu.

ÉMERENCE.

Mon cher, c'est parce que je n'ai pas eu l'occasion de me marier, tout simplement Ça ne m'a pas tuée, au contraire. J'ai trouvé du bien à faire que sans doute je n'eusse jamais soupçonné. J'ai découvert le monde, non pas le vôtre, le monde des mondains, mais le vrai monde, le monde des petits, des pauvres et de ceux qui font quelque chose. Si je m'étais mariée, avec vous par exemple, je l'eusse perpétuellement ignoré.

LE BARON.

Oh ! là, là, comtesse, nous voilà bien arrangés. Alors, comme ça nous ne sommes propres à rien, ni ceux d'hier, ni ceux d'aujourd'hui, ni ceux de demain ?

ÉMERENCE.

Oh ! que si. S'il survenait quelque catastrophe, un beau cyclone hygiénique qui mettrait à terre toutes ces fortunes de luxe et de représentations, vous seriez, tout comme les autres, des hommes. Le petit Bartleur, qui n'est pas si crétin, s'ingénierait vite à rebâtir une fortune qu'il mettrait toute sa vie à édifier, les petits Méant se feraient bravement trouer la peau à la guerre — car il me faudrait une guerre aussi. La bonne Suzon épouserait quelque brave ingénieur qui lui donnerait

des robes de trente-cinq francs et vous-même, Baron, trouveriez bien quelqu'ambassade où jouer votre rôle.

LE BARON, *rêveur.*

La douche générale, quoi ! Vous avez peut-être raison.

ÉMÉRENCE.

La douche... C'est ça la douche. *(On arrive au lieu où est le but du « Cross Country ». Nombre de voitures y sont déjà. La calèche d'Émérence s'est arrêtée.)* Nous y sommes. Descendons... Eh, Baron ! êtes-vous engourdi ? Je vous ai trop prêché, je crois. Vous ai-je converti au moins ? Venez-vous voir mes pauvres avec moi demain ?

LE BARON.

(déridé par l'aspect chatoyant et luxueux de la plaine ensoleillée et mondaine.)

Non, merci... je déjeune chez Desrobins.

(Ils descendent. Florent va mettre ses chevaux à l'ombre.)

III. AU GALOP.

Un chemin terreux en pleine fagne. Des plaques de bruyère étendent leur tache rose parmi l'herbe rabougrie et broussailleuse. Horizon de forêts, de villages, piqués d'un clocher pointu, et de lointains montagneux embués. Un vent frais agite en vaguelettes d'étang la bruyère et l'herbe, mais son souffle n'est pas assez puissant pour secouer l'apathie des sapins figés dans leur immobilité compacte. Perdu dans l'étendue stagnante de leur masse verte çà et là un bouleau dresse son tronc blafard et maigrelet. Toute cette végétation d'Ardenne est sèche et rablée. On sent qu'elle est faite pour les grands vents et les fortes gelées. Le soleil et la brise légère l'étonnent de leur caresse inaccoutumée ; et c'est un contraste charmant que cette journée de tiédeur en ce décor de froidure.

Un cavalier passe au galop de son cheval que l'air des plateaux rend guilleret et fantaisiste. Petit monsieur, dernier cri, mais coursier de grand style. Visage fané, poitrine étriquée, mais cheval d'allure souveraine et d'action généreuse. C'est le petit Barfleur sur le grand Rataplan.

LE PETIT BARFLEUR.

Là, là... tout doux... eh ! eh ! Ho !... Hep !... go on... good boy... iep donc... kss, kss... sââââge.

(Rataplan qui a l'air de trouver son maître passablement rasoir, gambade comme un fou, en dépit de ces objurgations choisies. Il semble qu'il aurait un furieux plaisir Rataplan, à le flanquer par terre en cette solitude qui ne lui ferait pas perdre sa réputation de cheval bien élevé. Mais il monte bien, le petit Barfleur. C'est même ce qu'il fait de mieux, ou plutôt c'est tout ce qu'il fait. C'est lui la « bête » aujourd'hui. Il n'y en a pas deux comme lui pour la faire. — A quelques centaines de mètres derrière lui un groupe dévale en ondulations irrégulières mais cadencées. Une amazone et

deux cavaliers : Suzon et ses deux servants Philibert et Gaëtan. Philibert mène le train à une allure plus que soutenue.)

GAËTAN.

Hé ! là là ! Est-ce qu'on ne va pas souffler un peu ? Y a pas de danger d'être rejoint. Ils se sont tout emberlificotés au carrefour des Gattes.

SUZON, *mettant son cheval au pas.*

Hé bien ! soufflons. Y a de quoi. Phil nous a conduits d'un train.

GAËTAN, *à Philibert.*

Va-t'en dire à Barfleur qu'il ralentisse. Faut pas se crever.

(Philibert pique sur Barfleur.)

SUZON.

Expliquez-moi maintenant comment il se fait qu'ils se sont tous fourvoyés sauf nous.

GAËTAN.

Ça c'est le flair de Philibert.

SUZON, *sceptique.*

Tout seul ?

GAETAN, *riant.*

Oui, il y a ce bon Barfleur... vous comprenez, il n'a rien à nous refuser.

SUZON.

Pourquoi ça ?

GAETAN.

Vous comprenez, Mademoiselle, qu'il a besoin de nous. Nous le poussons. Nous lui faisons sa carrière mondaine.

SUZON.

Et en retour, il vous prête ses chevaux, il vous fait gagner les cross... C'est très ingénieux.

GAETAN.

Pas ? Tenez, voyez-vous, il a ralenti. Je vous dis : il est charmant.

SUZON.

Tenez, mon petit, vous me plaisez. Vous avez des aveux dénués d'artifice qui sont exquis. Au moins avec vous on sait toujours à quoi s'en tenir. Dites donc, pourquoi n'est-ce pas vous qui voulez m'épouser au lieu de...

GAËTAN.

Moi, Mademoiselle ! Mais c'est une pensée horrible que vous avez là ! Mais je ferais le plus épouvantable mari de la terre...

SUZON.

Pourquoi ça ?

GAËTAN.

Pourquoi ? mais ma pauvre enfant, parce que... (*il s'interrompt.*) Au fait, ça peut se dire... parce que je suis un noceur, là.

SUZON.

Un...

GAËTAN.

Oui. Vous ne savez pas ce que ça veut dire, mais ça ne fait rien. Quand voyez-vous, on a ça dans le sang, c'est pour la vie. Je ne parle pas de ceux qui ne le sont que par occasion comme tout le monde, mais c'est une vocation.

SUZON.

Ah ! bah !

GAËTAN.

Vous comprenez qu'on se doit à sa vocation. Seulement comme c'est un état incompatible avec le mariage, j'ai juré de ne jamais faire le malheur de la femme qui serait assez bête pour vouloir m'épouser.

SUZON, *amusée.*

Merci. Mais alors, votre frère...

GAËTAN.

Philibert ? Ah ! c'est tout le contraire. Vous n'avez qu'à le voir là où on s'amuse, il a l'air d'être à un enterrement.

SUZON, *avec sérieux.*

Je regrette de ne pouvoir le constater par moi-même.

GAËTAN.

Oh ! vous pouvez m'en croire sur parole. Phil est l'homme de foyer par excellence. Il ne se plait qu'aux bals sérieux où l'on s'embête et aux courses, il restera dans la tribune avec les jeunes filles, ce qui est crevant.

SUZON.

Charmant ! Écoutez, mon petit, vous êtes délicieux. Croyez que je regrette bien que votre vocation...

GAÉTAN.

Vous vous fichez de moi ?...

SUZON.

Moi, je serais désolée que vous le crussiez. Je vous le dis très sincèrement, je voudrais que tous vos semblables eussent votre franchise et votre sincérité.

GAÉTAN.

C'est gentil ça. Hé bien ! dites donc ? Je vais vous chercher Philibert. Je suis sûr qu'il se morfond et j'ai promis de l'avertir quand vous seriez à point. Tenez Galimatias. Sinon, il va partir aussi.

(Il pique un galop vers Philibert et Barfleur.)

SUZON, *à elle-même.*

Je le crois, Grand Dieu ! que je suis « à point ». Ce qui m'étonne c'est que, somme toute, tout ça m'amuse. Ah ! Suzon, qu'as-tu fait de Suzanne ? *(Philibert s'en vient au trot. Il est nerveux, avec un tic au coin de l'œil. Il est pâle.)* Ah ! vous voilà ! C'est comme ça que vous me laissez avec Gaétan. Et s'il me faisait la cour ! Il est adorable votre frère. *(Voyant la figure contractée de Philibert)* Seigneur, quelle mine de Carême ! Non tenez, remettez-vous. Il n'y a pas de quoi se tracasser. Arrêtez, votre figure s'allonge. Arrêtez ou je pouffe. Voyons, dépêchez-vous. Qu'est-ce qui pourrait bien vous arrêter ? Ah ! j'y suis : je crois bien que vous feriez un mari passable. Vous avez fait des progrès au « four in hands ». Là, qu'est-ce que je disais ? Ça vous a remis.

PHILIBERT.

Ah ! Suzon, je vous aime plus que jamais ce matin.

SUZON.

Halte ! Pas de sentiment. Je ne blague pas. C'est sérieux Oui, les apparences sont pour vous. Seulement, vous comprenez, faut qu'il y ait du fonds. C'est comme un cheval. Alors nous allons passer un petit examen de conscience.

PHILIBERT.

Aï ! J'aime mieux faire du sentiment. Je vous croyais romanesque.

SUZON.

Mon petit, vous dégringolez dans mon estime. Romanesque?

Mais c'est un vice. Gardez-ça pour vous. D'abord moi j'ai toutes les qualités. Je commence : Avez-vous bon caractère

PHILIBERT, *avec aplomb.*

Excellent.

SUZON.

C'est vous qui le dites. Enfin, nous verrons. Avez-vous quelques idées sur la vie et la mort, sur la société et sur l'avenir ?

PHILIBERT.

Peuh ! évidemment. Il est certain que tout va mal... que rien ne va plus comme autrefois... qu'il faut espérer que ça ira mieux.

SUZON.

Que ça vous est du reste parfaitement égal. C'est un discours politique que vous me faites là. Je sais que vos idées sont un peu vagues. Enfin ! Avez-vous des idées en littérature ?

PHILIBERT.

Peuh ! évidemment. Lamartine, Victor Hugo, Musset... Ah ! et puis Rostand, naturellement.

SUZON.

Ça suffit. Je suppose qu'en religion vous avez des principes ?

PHILIBERT.

Peuh ! naturellement. Je vais à la messe.

SUZON.

Et puis après ?...

PHILIBERT, *embarrassé, avise une clôture qu'il franchit d'un bond.*

Hop !

SUZON.

Vous sautez bien, je le sais. Mais c'est pas une réponse. Après ?... C'est tout... C'est pas assez ; vous changerez ça ; j'y tiens.

PHILIBERT.

Pour le chic ?

SUZON.

Comment ?... Je vous prie de croire que je ne plaisante pas là-dessus. Je sais que vous êtes croyant, que vous comptez bien mourir en chrétien.

PHILIBERT.

Voilà que vous me tuez à présent !

SUZON.

Mais vous comprenez bien que je n'ai pas été élevée pour rien au Sacré-Cœur et qu'il me semble qu'épousant un mari titré..

PHILIBERT.

Oui, les aïeux !... Y en avait aux croisades.

SUZON.

Vous avez rudement dégénéré depuis. Je ne vous vois pas dans les joûtes et tournois sous la cuirasse et le heaume !

PHILIBERT, *triomphant*.

Nous avons le turf et les courses !

SUZON, *très sérieusement*

C'est vrai, mon cher, je n'y songeais plus. Vous aussi vous avez une lice et la casaque de jockey vaut bien la cotte de mailles et le pourpoint, pas vrai ? Je gage que cela ne vous effraie pas de mourir d'un coup de pied de cheval un jour de Grand Prix.

PHILIBERT, *superbe d'héroïsme et de dignité*.

Parbleu ! Nous savons ce que nous devons à notre race.

SUZON, *avec un timbre de voix anonyme où il serait difficile de distinguer l'ironie, de la sincérité.*

Vous êtes adorable, cher Comte.

(Le cher comte a failli faire le panache. Son cheval brusquement s'est cabré. Galimatias lui-même a fait un écart. Au grand galop un cavalier vient de frôler le groupe, passant comme une trombe.)

PHILIBERT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SUZON.

Mais, je ne me trompe pas, c'est Raymond Perceval. Qu'est-ce qu'il lui prend ?

PHILIBERT.

C'est un fou.

SUZON.

Il mène un train. Ah ! Bartleur et Gaétan l'ont entendu. Les voilà lancés,... bravo. Ça sera une arrivée mouvementée. Hop ! voyez comme il saute l'obstacle. Je parie qu'il gagne.

PHILIBERT.

Comment, il prétend arriver ? Elle est bien bonne.

SUZON.

Il arrivera, mon cher. Voyez donc comme il rattrape. Hein ! ça vous passe ? Galopons, je veux voir ça. Je veux voir la tête de Barfleur. Pourvu qu'il tienne jusqu'au bout. Au moins, ça n'est pas un professionnel comme vous. Ce que je voudrais qu'il arrive !

PHILIBERT.

A cent contre un, Barfleur.

(Le galop de leurs chevaux se perd dans les sapins où bientôt ils disparaissent. Un groupe nombreux de cavaliers et d'amazones débouche à son tour dans la fagne. Il passe mouvementé et bruyant. Puis la grande étendue reprend sa sérénité silencieuse sous la caresse du soleil parmi la bruyère frémissante.)

4. CONCLUSIONS

PERSONNAGES :

Suzon.
Raymond Perceval.
Philibert.
Gaëtan.
Barfleur.
Le marquis d'Arpont.
La marquise *(née de Cirreuse-Brémières).*
Madame Desrobins.

I. SUZANNE.

Le carrefour où s'est faite l'arrivée. Paysage de gaieté et d'animation où éclatent les claires teintes féminines et décroissent les gammes de tons dans le feuillage d'automne d'une futaie maigrichonne. Va et vient de chevaux haletants de la course folle. Des cavaliers les promènent la bride sous le bras. Des palefreniers emmènent les autres, la couverture jetée par dessus la selle. Des mails s'avancent où se hissent amazones, cavaliers crottés, chaperons et vieux messieurs. Des buggy, des phaétons font tintinnabuler les grelots de leurs poneys ou de leurs cobs impatients Quelques locatis aussi mêlent à tout ce luxe leur médiocrité sans gêne. Seule dans son genre, la calèche d'Émérence d'Armenonville affirme sa vieillesse de voiture du temps jadis et malgré son élégance démodée et ses coussins flétris, fait bonne figure de toute sa supériorité de noblesse authentique sur tant de chic roturier.

Oublié déjà, après l'étonnement de sa victoire imprévue, Raymond Perceval à l'ombre du bois en bordure sur le rond point, laisse souffler sa bête ruisselante Il cherche des yeux dans la plaine, il cherche... et il pâlit parce qu'il voit se diriger de son côté délibérée et crâne dans son délicieux costume de cheval, la longue jupe relevée sur le bras et la cravache taquinant le bas d'une botte brillant dans les soulèvements de l'étoffe lourde, la plus jolie, mais la plus décevante amazone qui soit.

SUZON

Bravo, toutes mes félicitations. C'était superbe.

RAYMOND.

Je vous en prie...

SUZON.

Quoi ?... C'est la vérité : vous avez gagné dans un style impressionnant.

RAYMOND.

Oh !

SUZON.

Oui, les mots... Que voulez-vous, je n'en ai pas d'autres à mon service. Je parle comme ça vient... Vous êtes content ?

RAYMOND.

Je suis furieux.

SUZON.

Comment, ça ne vous réconcilie pas avec la gent cheval ?

RAYMOND.

Je les hais... parce qu'ils vous aiment...

SUZON.

C'est pas ma faute.

RAYMOND.

... et que vous les aimez aussi.

SUZON.

Est-ce que ce mot là est fait pour les jeunes filles, voyons ? — Comment voulez-vous qu'elles sachent ce qu'il veut dire ?

RAYMOND.

Le bon Dieu les a faites pour qu'elles l'apprennent.

SUZON.

Dans le premier mille, peut être, et encore de la précédente édition. Mais elle est épuisée, Monsieur.

RAYMOND.

Est-ce que vraiment vous pensez cela... *(appuyant)*... Comtesse ?

SUZON, *presque avec brutalité.*

Qu'est-ce que vous dites ?

RAYMOND.

Jedis ce que tout le monde dit.

SUZON, *subitement très grave et toute tremblante dans sa voix.*

Écoutez, Monsieur Perceval ; voilà que nous déraisonnons. Ce n'était pas pour cela que j'étais venue... C'était pour autre chose... qui m'embarrasse maintenant. Je voulais vous demander... puisque vous me portez de l'intérêt... pour le cas où vous apprendriez sur moi des choses... nouvelles, de ne pas me mépriser.

RAYMOND.

Vous mépriser ! Grand Dieu, Mademoiselle...

SUZON.

Non ce n'est pas le mot. Je cherche... enfin de ne pas me mal juger, ou plutôt de ne pas me juger du tout... c'est ça, oui.

RAYMOND.

Ah ! Mademoiselle, vous savez bien que...

SUZON.

Chut ! je ne sais rien, je ne veux rien savoir. Je tiens beaucoup à votre estime ; promettez-moi de me la conserver. . toujours.

RAYMOND.

Ah ! je...

SUZON, *caressante.*

Promettez, je vous en prie !

RAYMOND.

Certainement je promets, mais je...

SUZON.

Merci.

(Elle s'en va la cravache sous le bras, de sa démarche souple et délibérée, la jupe relevée par la main gauche, plus exquise et plus décevante que jamais.

Raymond longuement la suit du regard. Puis quand elle a disparu dans le groupe mondain, silencieusement il remonte à cheval et s'en va au pas le long de la route du retour, si troublé et si désemparé qu'il n'a plus même la force de réfléchir.)

II. SUZON.

Sur le mail du marquis d'Arpont. Toute la fournée chic, retour du « Cross-Country ». Madame Desrobins trône à côté du marquis. Ce que voyant la marquise prend un air pincé : elle est née de Civreuse-Brémières (des ducs de Civreuse).

Sur les banquettes d'arrière le groupe des jeunes : Beaufleur jouissant avec dévotion de sa faveur nouvelle. Il en prend des airs pénétrés et religieux ; Suzon encadrée de ses deux garde-corps Philibert et Gaétan. D'autres, qui se taisent dépaysés et ne sachant que dire ; ils ne sont pas de la bande.

BARFLEUR.

Ah ! Marquis, vos chevaux sont épatants. Voyez donc, Madame Desrobins, cette volée !... Et puis le marquis les mène d'une façon extraordinaire, tout à fait extraordinaire.

MADAME DESROBINS, *à la marquise.*

C'est Richon qui vous les a vendus je crois. Il les fait payer, mais avec lui on est sûr.

LA MARQUISE D'ARPONT, *petite personne nerveuse et pincée, dissimulant un teint parfois bilieux sous des voilettes à ramages. Mondaine jusqu'au bout des lèvres, mais excellant à faire sentir sa race sous des propos innocents.*

Je me préoccupe fort peu de l'écurie, chère Madame ; j'avoue ne trouver du charme aux chevaux que lorsqu'on me les présente attelés. Le marquis s'y connait parait-il. Mais c'est l'intendant qui maquignonne.

GAËTAN.

Eh bien ! Mademoiselle Suzon, voilà le dernier « Cross Country » ? N-I ni, fini, le flirt galopant. Cela me rend mélancolique.

SUZON.

Moi pas. Faut pas les faire longues ces choses-là. Sans ça elles laissent une mauvaise impression.

PHILIBERT.

Alors, on peut espérer que cette saison ne vous laisse pas une mauvaise impression ?

SUZON.

Ce qui veut dire que vous voulez savoir si vous ne me faites pas mauvaise impression ? Hein ? Je croyais que vous ne faisiez pas de phrases.

PHILIBERT

Pourtant, il y a des circonstances...

SUZON.

Jamais. Ce n'est pas votre affaire, et si je vous prends, je vous prends tel que vous êtes et pas autrement. Laissez les phrases, le sentiment et la littérature à ceux que ça regarde.

GAËTAN.

Mam'zelle Suzon, il faut alors empêcher la littérature et le sentiment de faire du cheval.

SUZON.

Bon ! vous n'avez pas digéré l'arrivée de Perceval !

GAËTAN.

C'est stupide cette arrivée. Ça n'a aucun chic, un monsieur qui vous prend des airs d'enrhumé, qui passe ses nuits à rimer des vers ou à noircir du papier.

SUZON.

Je vous défends de vous moquer de lui. D'abord vous n'en avez plus le droit. Il vous a tous battus aujourd'hui. Et puis c'est un homme charmant, je le trouve charmant, na !

PHILIBERT.

Vous savez qu'il vous aime.

SUZON.

Où avez-vous vu ça ?

PHILIBERT.

Dans ses yeux quand il vous regarde.

SUZON.

Comment vous aussi ?

PHILIBERT.

Quoi ?

SUZON.

Rien. Vous ne comprendriez pas. Enfin, tenez-vous-le pour dit. Je ne veux plus qu'on se moque de lui. C'est mon protégé, na. Je ne veux pas lorsqu'on le voit passer qu'on chuchote ni qu'on rie. On l'a déjà fait suffisamment et puisqu'aujourd'hui il a gagné le cross, nous allons, en passant devant lui, là-bas au tournant de la route, y aller de notre petite ovation. Attention au commandement, je donnerai le signal.

PHILIBERT.

Ah ! non, zut ! Voyons Suzon, ne comprenez-vous pas que je ne puis pas.

SUZON.

Vous êtes jaloux ? Allons, tranquillisez-vous ; je vous autorise à demander ma main à maman ce soir. Sur ce taisez-vous, et faites-moi le plaisir d'ovationner Perceval.

PHILIBERT.

Tout ce que vous voudrez. Je vous aime.

SUZON.

Chut ! Nous arrivons au tournant. Attention messieurs, une deux, trois !...

(Au moment où le mail le rejoignait, Raymond Pereira qui cheminait lentement en avant, a pris brusquement le premier sentier qui se présentait à lui et a disparu sous la futaie.)

GAETAN.

Envolé, le bel oiseau !

SUZON.

Quelle idée ? C'est dommage. J'aurais tant voulu...

(Toute déconcertée, Suzon s'est plongée dans des réflexions silencieuses. Philibert, abasourdi encore de la faveur enfin conquise, tente un timide début dans son nouveau rôle de fiancé.)

PHILIBERT.

Ma chère petite Suzon.

SUZON.

Hein ! Quoi ? Je vous avais demandé de vous taire. Nous ne serons fiancés que ce soir. Je vous prie jusque-là de respecter mon silence. J'ai besoin de réfléchir. C'est la dernière minute de mon ancienne vie que je vis. Vous pouvez bien me la laisser tout-entière.

PHILIBERT, *étonné, mais ne comprenant pas.*

Tout ce que vous voudrez, Mademoiselle.

(Suzon, farouchement s'est remise à songer ; et comme elle tourne le dos à la ville vers laquelle on roule, ses yeux errent sur la route déjà parcourue où une silhouette lointaine et confuse a réapparu. Et de ce cavalier bien vite reconnu, ses regards ne peuvent se détacher, pas plus que son âme ne peut en chasser le souvenir. Elle ne regrette rien pourtant. Elle ne peut même pas s'avouer que Raymond a pris un morceau de son cœur. Non ; une seule préoccupation l'obsède et la poursuit, une phrase lui vient à l'esprit, injustifiée sans doute, mais tourmentante et répétée : « Comme il doit me mépriser !) »

LE MARQUIS D'ARPONT, *qui n'a pas desserré les dents depuis le départ, tout à son affaire de conducteur, le monocle vissé et la barbe en éventail.*

Ho !

(On est arrivé devant le Casino. Les hommes sont à la tête des chevaux. Tout le monde se lève. Un à un, les invités descendent lentement du haut véhicule.)

PHILIBERT.

A ce soir, Mademoiselle.

SUZON.

SUZON, *très cordialement avec un vigoureux schake-hands.*

A ce soir, mon cher ami.

(Elle descend. Au dernier marchepied, Barfleur tend la main aux dames.)

BARFLEUR.

A vous, sautez… Comtesse Philibert !

SUZON.

Vous serez de la noce, allons !

(Tout le monde se disperse ; le mail déchargé repart vers le château d'Arpont. Le Casino s'allume.)

5. MORALITÉ

PERSONNAGES :

Émérence d'Armenonville.
Raymond Perceval.

La grande allée du parc de Sept-Heures. Dans les premiers jours d'octobre. Quatre heures de l'après midi. Progressivement le soleil retire ses rayons derrière la montagne d'Annette et Lubin. De grands frissons secouent les arbres. Des feuilles pleuvent d'un mouvement lent et presque rythmé. L'allée est deserte malgré les frais de soleil d'automne. Mais dans le fond, contre la montagne, des réserves de brouillard prêt à s'étendre ont fait fuir les promeneurs. Un couple seul traverse le parc lentement avec des arrêts ponctuant la conversation.

RAYMOND, *il achève une longue explication et parle depuis un certain temps à en juger par le timbre un peu fatigue de la voix.*

Tout cela voyez-vous, Mademoiselle ne serait rien. Cela arrive tous les jours qu'un homme aime sans être payé de retour. C'est la vie qui est plus douloureuse que gaie et c'est la loi que le bonheur des uns s'achète de la souffrance des autres ; mais ce qu'il y a de pis, c'est de se dire qu'il a dépendu de soi-même et rien que de soi-même d'être heureux. C'est un doute affreux que celui qui naît de la possibilité d'avoir fait autrement et d'avoir alors réussi. Et voilà mon tourment présent. Je passe des heures à me ronger, à combiner des plans de conversation, d'entrevue, de conduite, grâce auxquels je l'eus conquise. J'ai si nettement la perception de m'y être mal pris ; de l'avoir étonnée, déconcertée, éloignée par un excès de rudesse vis-à-vis d'un monde qui était le sien, vis-à-vis de gens qui l'entou-

raient. J'avais tant le souci de l'attirer en me montrant autre et supérieur aux petits jeunes gens dont les désirs m'exacerbaient, que je sens bien m'être rendu odieux. Et c'est d'autant plus stupide que tout cela m'était parfaitement indifférent à côté d'elle, que j'étais prêt à trouver ses gommeux charmants et leur hippisme de snob délicieux, si elle m'avait demandé de vivre avec elle dans ce milieu...

EMERENCE.

Allez toujours. Je ne veux rien dire avant que vous ayez fini.

RAYMOND.

Ah ! Dieu sait si j'avais d'autres sujets de causerie en tête que ceux que nous abordions. J'aurais voulu lui montrer mon âme, lui faire comprendre comment j'entendais le mariage, moi : l'union de deux vies entièrement fusionnée par l'amour. La mise en commun de toutes les pensées, de tous les rêves, de toutes les aspirations La bravade de toutes les adversités par la communion de deux âmes dans les mêmes joies, les mêmes souffrances, les mêmes espoirs dans l'au-delà et les mêmes résignations chrétiennes. Je sentais qu'elle m'eût compris, qu'une grande clarté eût jailli entre nous deux, et que c'est tout de suite qu'elle eût consenti à devenir ma femme.

EMERENCE.

Ça je n'en sais rien.

RAYMOND

Ah !... Vous croyez, vous aussi... Hé bien c'est une pensée qui m'est venue tant de fois et que je n'osais pas accueillir. Oui, sans doute, vous avez raison. Rien de tout cela ne pouvait la toucher. Elle n'aurait pas compris. Elle n'a eu qu'un désir : devenir Comtesse, avoir le plus beau mail et avoir le salon le plus moderne, avec les gens les plus à la mode pour lui faire la cour !

EMERENCE.

Ça, je suis persuadée du contraire.

RAYMOND.

Alors ?

EMERENCE.

Mon cher Monsieur, vous m'avez fait l'honneur de vos confidences et j'en ai été très flattée, je vous avoue que je me

trouve assez embarrassée pour y répondre. Je ne connais que de loin la petite Desrobins et ne sais ni ce qu'elle vaut, ni ce qu'elle veut. Pourtant je puis vous affirmer que quelle que soit votre opinion, vous vous trompez certainement et vous devez vous tromper parce que vous êtes amoureux.

RAYMOND.

Pourtant si je lui avais dit...

ÉMÉRENCE.

Cela n'eût rien changé à l'affaire. Sans doute elle vous eût compris, elle vous eût écouté mais malgré tout votre lyrisme elle ne vous eût pas aimé. Elle ne vous eût pas aimé parce qu'elle ne pouvait pas vous épouser. Voyons, mettez-vous à sa place. Vous imaginez-vous ce que c'est qu'une jeune fille qui sort de pension et qui reçoit une déclaration ? Un monsieur lui annonce qu'il voudrait bien devenir son mari. Un mari ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Elle n'en sait rien la pauvrette. Elle regarde autour d'elle : des messieurs très chics, parlant chevaux, chasse ou autre chose ; ne descendant du siège que pour monter à cheval. Vous n'aviez rien du modèle, vous jouissez même d'une fort mauvaise réputation dans le monde hippique ; vous n'étiez donc pas un mari. Si elle est allée jusqu'à demander à sa mère ce qu'il fallait répondre, elle aura reçu une petite leçon de vie qui vous aura fait descendre plus bas encore dans son estime. Elle vous a refusé. Elle est logique. De quoi vous plaignez-vous ?

RAYMOND.

Vous voyez bien qu'elle n'a pas d'âme, pas de cœur, qu'elle n'a rêvé qu'une chose : faire un beau mariage !

ÉMÉRENCE.

Je suis certaine que non. Mais quand cela serait, jeune homme, vous n'auriez pas le droit de vous plaindre : c'est la vie. On lui a préparé la sienne de longue date. Tout y a conspiré : le milieu, la famille, le siècle. Elle est entrée dans le moule parce qu'elle devait y entrer. Et puis il y a une chose qu'il ne faut jamais faire, entendez-vous, c'est juger une femme sur les apparences, sans connaître le vrai de son âme. Cela se fait couramment chez ceux qu'on appelle les gens d'honneur, et pourtant il n'y a pas de plus grande lâcheté !...

(Quelque chose comme un sanglot s'étrangle au fond de la gorge de la vieille demoiselle. Quel souvenir douloureux ou mauvais s'est réveillé dans sa mémoire ? A-t-elle eu elle aussi, à souffrir de la veulerie des hommes ou simplement au contact des misères entrevues a-t-elle senti des choses .. Qui sait ? Les feuilles qui tourbillonnent des arbres et que le vent balaie le savent sans doute ; la nature est l'éternelle confidente des âmes féminines. Cela ne dure qu'une seconde du reste et Raymond n'a pas le temps de s'en étonner. Comme ils arrivent au bout de l'allée, elle hèle un fiacre qui passe, serre la main du jeune homme et s'en va.

Raymond remonte l'allée, refaisant le chemin parcouru. Il va d'un pas plus solide et le cœur moins brisé. Dans le brouillard qui sort à présent de derrière tous les arbres, il sent sa personnalité fondre et se mêler à l'âme vague des choses. Sans se lasser les feuilles tombent alourdies par l'humidité. La montagne légendaire se fait colossale et mystérieuse dans le flou de la lumière qui s'éteint et Raymond songe que pour le poète qui les chérit, l'agonie des soirs d'automne, et l'agonie des rêves d'amour ont la même douceur triste et la même tristesse douce.)

TABLE DES CHAPITRES

LOUVAIN. — Imp. Polleunis & Ceuterick, 32, rue des Orphelins.

Même Maison à Bruxelles, 37, rue des Ursulines.